



---

Histoire, Idées, Sociétés  
*Revue d'histoire de l'UQAM*

## **Du récit à l'académie : l'histoire comme discipline scientifique, une introduction**

JÉRÉMIE LÉVESQUE-ST-LOUIS

---

Citer cette chronique

LÉVESQUE-ST-LOUIS, Jérémie, « Du récit à l'académie : l'histoire comme discipline scientifique, une introduction », *Histoire, Idées, Sociétés*, octobre 2021

<https://revuehis.uqam.ca/chronique/du-recit-a-lacademie-lhistoire-comme-discipline-scientifique-une-introduction/>

---

**On a souvent tendance à opposer les sciences naturelles aux sciences humaines, comme si elles appartenaient à des mondes distincts, voire opposés. Pourtant, les savants qui ont fait progresser nos connaissances aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles questionnaient aussi bien le monde humain que celui naturel, l'un et l'autre étant dans les faits indissociables. En ce qui a trait à la discipline historique, les méthodes de recherche et d'analyse ne sont pas du tout étrangères à celles des sciences dites « de la nature ». Sous cette prémisse, cette chronique se veut une introduction à la pratique de l'histoire dans le monde universitaire et académique.**

## Du récit à l'académie : l'histoire comme discipline scientifique, une introduction

JÉRÉMIE LÉVESQUE-ST-LOUIS

Université du Québec à Montréal

Un adage populaire dit que « l'histoire est écrite par les vainqueurs » : Jules César n'a-t-il pas rédigé, les pieds sur le champ de bataille, sa *Guerre des Gaules* ? Un récit héroïque de la conquête du monde celte, entre 58 et 51 avant notre ère, dont il est l'acteur principal<sup>1</sup>. De fait, depuis des temps reculés, les conquérants font mettre en récit le chemin les ayant menés à la gloire. Callisthène, le neveu d'Aristote, raconte les conquêtes d'Alexandre le Grand dont il est l'historiographe officiel<sup>2</sup>. Quelque deux mille ans plus tard, en 1677, le poète français Jean Racine devient lui aussi historiographe officiel, cette fois du monarque Louis XIV, qu'il encense dans son *Éloge historique du Roi sur ses conquêtes*<sup>3</sup>.



Avant la diffusion de l'imprimerie en Europe à partir de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, les ouvrages, tels que les hagiographies, devaient être copiés de façon manuscrite, un par un, généralement par des moines travaillant dans un scriptorium.

Figure 1 : miniature de Vincent de Beauvais, détail de son ouvrage intitulé *Speculum historiale*, vers 1480. Source : Wikimedia Commons

<sup>1</sup> Jules César, *Guerre des Gaules*, préface de Paul-Marie Duval, trad. par L.-A. Constans, Paris, Gallimard, 1981, 461 p.

<sup>2</sup> Paul Goukowsky, *Le monde grec et l'Orient : Alexandre et la conquête de l'Orient*, t. 2, PUF, 1993 [1975], 307 p.

<sup>3</sup> Jean Racine et Nicolas Boileau, *Éloge historique du roi Louis XIV, sur ses conquêtes depuis l'année 1672 jusqu'en 1678*, Paris, Fréron fils, 1784.

Bien que dès l'Antiquité certains Anciens démontrent une véritable volonté de rapporter des faits objectifs – Hérodote, considéré comme le « père » de l'Histoire, raconte par exemple le monde qu'il observe dans *L'Enquête*, ouvrage écrit vers le V<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>4</sup> –, il faut attendre la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour que s'enclenche réellement une institutionnalisation de l'histoire comme discipline scientifique : des académies, des écoles puis des départements universitaires sont alors formés.

Progressivement, l'écriture de l'histoire s'éloigne de la littérature à proprement parler. Un peu comme l'entendait Hérodote, *l'enquête* devient le *modus operandi* des historiens et des historiennes : on pose des questions de recherche, on constitue un corpus documentaire et l'on administre la preuve. Cependant, encore aux premiers temps de « l'histoire institutionnalisée », on écrit généralement sur la vie des « Grands », la plupart du temps des hommes ayant marqué leurs époques, ou encore sur l'histoire de la nation, celle de l'État. Autrement dit, on fait l'histoire des Puissants. Or, depuis, les choses ont bien changé : les méthodes d'enquête, tout comme les domaines de recherche, ont éclaté et se sont multipliées sous l'influence de certaines écoles de pensée et de la démocratisation des universités<sup>5</sup>. On fait de l'histoire culturelle, du genre, des idées, de l'histoire urbaine, des sciences, de l'alimentation et même l'histoire des couleurs ou des « paysages sonores ».

Mais plus précisément, en quoi consiste la discipline historique contemporaine, celle que l'on pratique dans nos universités ? Au-delà de déterminer des périodes et de relater les grands événements, il s'agit de reconstituer des fragments du passé à partir des sources, elles-mêmes souvent fragmentaires. C'est-à-dire qu'à la manière du géologue, l'historien extrait des « carottes » du passé, mais plutôt que d'être constituées de différentes strates de sol, elles sont formées de documents légaux, de lettres de correspondance, de mémoires, d'articles de journaux, d'œuvres d'art, mais aussi d'objets du quotidien, comme des ustensiles ou des

---

<sup>4</sup> Hérodote, *L'Enquête*, édition et trad. par Andrée Barguet, Paris, Gallimard, 1985, 608 p.

<sup>5</sup> Du moins en occident, notamment sous l'influence de « l'École des Annales », un courant historique fondé dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle en France par Lucien Febvre et Marc Bloch, pour lesquels l'écriture de l'histoire doit intégrer les phénomènes sociétaux dans leur ensemble.

vêtements. Plus l'historien dispose de fragments, plus il peut les croiser pour ainsi affiner sa compréhension d'un phénomène, d'une époque.

De plus, chaque source à sa propre « biologie », c'est-à-dire que chaque objet, textuel ou matériel, a été conçu dans un contexte qui lui est propre et qui détermine son contenu et sa forme. Un acte notarié ne nous renseigne pas de la même manière qu'une lettre envoyée à un proche. Le chercheur doit donc transcender ce que lui présente le document, des mots, une image, pour questionner leurs natures propres<sup>6</sup>. En somme, « faire de l'histoire » ne se limite pas à reconstituer une trame chronologique : il s'agit aussi bien de reconstruire des modes de pensée et des pratiques sociales que les systèmes économiques et politiques d'un espace délimité à une période déterminée.

Alors, l'histoire est-elle une science ? Considérant que la discipline respecte ses fondements les plus élémentaires – s'appuyer sur la littérature scientifique du champ d'études, émettre des hypothèses et soumettre les résultats à l'évaluation des pairs – oui, sans aucun doute : l'histoire est une science. Cependant, l'histoire n'est pas une science « exacte » comme la chimie, où l'on peut mesurer et reproduire de façon extrêmement précise des réactions. Plutôt, l'histoire est une science de *l'interprétation*, qui vise à révéler des phénomènes humains et naturels qui s'inscrivent dans le temps passé. Il y a bien sûr des faits indiscutables, la Révolution industrielle a bel et bien transformé nos modes de vie en quelques décennies, mais les dynamiques que révèle le chercheur dépendent de son interprétation. Toutefois, cette interprétation doit s'appuyer sur une analyse transparente (autrement dit vérifiable) et *objective* des sources. Pour l'historien et l'historienne, cela implique un certain travail d'introspection afin de discerner ses propres biais et le potentiel qu'ils ont d'orienter l'analyse. Il est évidemment impossible d'atteindre la froide objectivité d'une machine, mais aspirer au plus

---

<sup>6</sup> À propos des archives judiciaires françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'historienne Arlette Farge écrit justement que : « L'important n'est plus ici de savoir si les faits racontés ont eu exactement lieu de cette façon, mais de comprendre comment la narration s'est articulée entre un pouvoir qui l'y oblige, un désir de convaincre et une pratique des mots dont on peut chercher à savoir si elle emprunte ou non des modèles culturels ambiants ». Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 39.

haut niveau de justesse et d'impartialité en menant ses recherches est fondamental.

Enfin, à quoi sert l'histoire? En un mot : *comprendre*. Les connaissances historiques permettent d'aborder notre monde d'une perspective critique. Ces connaissances donnent des outils pour peser l'intensité et l'originalité d'un enjeu; elles permettent de cerner la nature et la portée des dynamiques économiques, politiques et sociales qui nous affectent. Il est par exemple impossible de comprendre le conflit israélo-palestinien sans remonter à la création de l'État hébreu en 1947, voire plus loin encore. De même, parcourir nos pays et leurs villes sans aucune perspective historique revient un peu à visiter un musée dépourvu de panneaux informatifs : le visiteur y verra de belles et curieuses choses, mais il ne comprendra pas mieux ce qu'elles représentent. Autrement dit, l'histoire explique et contextualise notre présent, processus essentiel pour le comprendre.